

# Témoins

---

## I

### **Le bienheureux Jakob Gapp, (1897-1943)**

Prêtre marianiste, martyr.

Jakob Gapp était né en Autriche (Tyrol) comme dernier de sept enfants . En 1920 il entre au Noviciat des marianistes. En 1925, il fait sa profession perpétuelle, avec d'autres jeunes religieux, dans la chapelle d'Antony. Ordonné prêtre il travaille comme éducateur dans plusieurs écoles d'Autriche.

Le Père Gapp a rapidement deviné que le National-socialisme allemand ( le parti Nazi de Hitler) était incompatible avec la foi catholique et il le fait savoir dans son enseignement et ses homélies.

Obligé de s'exiler d'abord en France, puis en Espagne, il est surpris par deux agents de la Gestapo qui l'arrêtent et le ramènent à Berlin. Durant son procès, il ne cesse pas de rendre témoignage de sa foi catholique et de son attachement à l'Église.

Il est condamné à mort en haine de la foi et exécuté à Berlin le 13 août 1943.

En 1996, le Pape Jean-Paul II l'a proclamé **martyr** et **bienheureux**.

Voici la lettre qu'il écrit, le jour de son exécution au P. François-Joseph Jung, Vicaire Général de la Société de Marie.

*Berlin Plötzensee, le 13 août 1943.*

*Vénéré et cher Monsieur le Supérieur.*

*Peu d'heures avant ma mort, j'éprouve le besoin de prendre également congé de vous. J'ai été condamné à mort pour trahison, le 2 juillet, en la fête du Sacré Cœur. L'exécution aura lieu ce soir à sept heures.*

*Pendant le temps de ma captivité, depuis le 9 novembre de l'année dernière, j'ai eu amplement le temps de réfléchir sur ma vie. De tout cœur, je vous remercie de tout le bien que vous m'avez fait, depuis que je vous connais. **Je me considère toujours comme membre de la Société de Marie, je renouvelle mes vœux et je m'offre à Dieu par les mains de notre chère Mère du ciel.***

*Pardonnez-moi les ennuis que j'ai pu vous causer. J'ai passé par des moments difficiles, mais maintenant, je suis parfaitement heureux. Je pense que ces temps difficiles ont pu me sanctifier.*

*Veillez saluer tous mes confrères de ma part. Je saluerai ceux qui sont déjà dans l'au-delà. Tout passe, excepté le ciel.*

*Le 13 août 1920, je commençais mon noviciat, la plus belle année de ma vie. Aujourd'hui, 13 août 1943, j'espère pouvoir commencer la vie d'éternité bienheureuse.*

*Adieu ! Priez pour moi. Je prie pour vous. Nous nous reverrons ! Bien vôtre et très reconnaissant, en J.M.J.*

**JAKOB**

## II

### FAUSTINO Perez Maglano (1946-1963)

Laïc, aspirant à la vie religieuse marianiste

Faustino n'acquit le 4 août 1946 à Valence , Espagne.

A six ans, il fut inscrit au Collège Notre Dame del Pilar, dirigé par les Marianistes. Faustino est un garçon normal qui aime le foot, les excursions, la baignade. Il est un grand fan du FC de Valence.

A partir de la retraite de 1960, il se pose sérieusement la question de la vocation. Il se sent appelé à devenir religieux marianiste et prêtre.

En novembre de la même année, Faustino tombe malade ; les médecins diagnostiquent la maladie de Hodgkin, qui ne laisse guère d'espoir de guérison.

Pendant ce temps, il ne cesse de progresser vers les sommets de la sainteté. Depuis la retraite de 1959, il cherche à être fidèle à la récitation quotidienne du chapelet. La communion et la messe quotidienne (quand il en a la possibilité) sont au centre de sa vie. Il cultive la bonne humeur, le sourire, le service du prochain. Et surtout, il apprend à accepter sa maladie, même quand il saura qu'elle conduit à la mort. Malgré ses fortes souffrances, il ne se plaint jamais, mais se soucie plutôt du bien-être des autres. Le 3 mars 1963, il rend son âme à Dieu. Dans son cahier il avait écrit : **Mourir avec la Vierge Marie est merveilleux !**

#### Quelques extraits de son journal.

Le 16-X-61 :

*Très Sainte Vierge ma Mère, je veux être Marianiste. J' ai chaque jour davantage le désir de finir la sixième année, de passer le bac et de faire pré-universitaire pour pouvoir être marianiste. Toujours à ton service pour être au service de mon prochain qui souffre. Aide-moi, Mère chérie, à être chaque jour meilleur. Une fois que je serai religieux marianiste, tu sais bien, ma Mère, que j'aimerais être ordonné prêtre, afin de pouvoir prendre dans mes mains le corps et le sang de ton Fils : c'est ce qu'il y a de plus grandiose. Bonne nuit, et à demain, Mère. Il est 11 h 15 et je m'en vais dormir. (Et si Dieu me parlait p.57)*

Novembre 1961

*Il y a déjà un an que Dieu m'a parlé, me montrant le chemin que je dois suivre. Je suis toujours plus content d'avoir choisi le chemin de ma vocation religieuse. J'ai pas mal médité et j'ai découvert que peut-être Dieu veut que je parte comme missionnaire. Si seulement c'était vrai ! (oc 57)*

Le 6-V-61 :

*Jésus, fais que j'aime Marie. Non seulement parce qu'elle est pure, belle, bonne, compatissante, et parce qu'elle est ma Mère, mais surtout, parce qu'elle est Ta mère, et que tu l'aimes infiniment. O Jésus, fais-moi participer de ton amour pour Marie. Fais que je l'aime comme Toi. Si je veux imiter le Christ mon Maître, je dois le faire, en aimant infiniment sa Mère et la mienne. (oc p 68)*

Faustino a été déclaré vénérable le 14 janvier 2011.

## III

### Frère Jean-Marie Danis (1922-1983)

Frère marianiste

C'est l'histoire toute simple d'un frère marianiste qui a passé toute sa vie au service de Dieu et des enfants.

Jean-Marie DANIS est né à Réalmont (Tarn), le 26 novembre 1922. Il devient élève de « l'école de frères », que son père et son grand-père avaient déjà fréquentée. Les frères marianistes dirigeaient à cette époque une multitude d'écoles primaires un peu partout en France et ailleurs en Europe. En 1934, nous le trouvons à Réquista et deux ans plus tard à Montauban. En 1939, il est admis au noviciat. La guerre éclate et le noviciat suit les foules de réfugiés sur les routes de France pour trouver finalement à Saint-Thégonec un refuge stable. Il émet ses premiers vœux en 1940 et continue sa formation à La Rochelle. Il est alors enrôlé dans le « Chantiers de Jeunesse » et ensuite dans le STO (Service de Travail obligatoire), en Allemagne. Loin de tout soutien religieux, il reste cependant fidèle à sa vocation. *Je me suis trouvé dans de grands périls, écrit-il en 1947, éloigné de tout secours. C'est alors que de toute mon âme, je me suis retourné vers notre bonne Maman du ciel, et que je me suis confié à elle. Je lui ai promis amour et fidélité, plus de zèle et de dévouement encore à son service.... (Lettre du 19 mars 1947).*

En 1956, il peut réaliser le rêve qu'il porte dans son cœur depuis le début de son engagement dans la Société de Marie, partir en pays de mission : *il offre sa personne pour aller au loin rayonner l'Évangile du Christ.* Il est d'abord affecté au Collège Chaminade de Brazzaville. Ensuite, il fait partie de la communauté qui est envoyée à Bangui au Collège des Rapides. Il est économe, animateur de jeunes, s'employant essentiellement à l'encadrement des Cœurs Vaillants.

En 1963, il est de retour au Congo, où il se consacre presque exclusivement au service de la jeunesse. Il a compris que les principes de la pédagogie marianiste ne doivent pas être réservés aux enfants qui fréquentent les écoles marianistes. Cœurs vaillants, Telema, Yambote, Centres aérés... retiennent toute son attention. Faire connaître Jésus à tous les enfants d'Afrique, voilà son idéal. Il reçoit des responsabilités au *Secrétariat international de l'Action Catholique de l'enfance.* Il fait des sessions de formation au Gabon, au Cameroun, au Tchad. Et la revue *Kizito*, imprimée à Brazzaville, prolonge son action auprès des enfants. Chaque année, il est convoqué à Rome pour participer à l'Assemblée des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM).

En 1983, en route pour Rome, il s'est arrêté en France pour rendre visite à sa mère (86 ans). Il est foudroyé par un infarctus, mais se remet étonnamment vite. Les médecins cependant, ne sont pas dupes : ils lui font savoir qu'à tout instant une deuxième crise peut l'emporter. Il obtient cependant des médecins et du supérieur provincial la permission de retourner à Brazzaville. *On ne cesse de me rappeler que mon état est grave...mais comment faire pour s'en souvenir quand on ne sent rien, et comment ne rien faire quand on a l'habitude de se démener ?*

La deuxième crise le frappe le 17 décembre ; la mort est instantanée. Les obsèques sont célébrées à la cathédrale de Brazzaville et présidées par Mgr Batantou, l'archevêque.

## Témoins

---

Les mots qui reviennent sans cesse dans les témoignages sont : son dynamisme, son amour des petits, sa foi, sa disponibilité, son amour de la Vierge Marie.

Un vrai missionnaire de Marie.

### IV

#### Jean-Philippe-Auguste LALANNE (1795-1879)

Prêtre marianiste, éducateur

Le père Lalanne est connu par les marianistes comme le premier religieux de la Société de Marie. On sait moins qu'il fut un précurseur de la pédagogie moderne.

Le 7 novembre 1795 naquit dans la famille Lalanne à Bordeaux un petit garçon qui reçut le nom de Jean-Philippe-Auguste. Il obtient son baccalauréat à 18 ans puis commence des études de médecine. Il doit les interrompre, parce que sa mère, devenue veuve entretemps, ne peut plus assurer les frais. Il gardera de ses études supérieures, même si elles furent inachevées, un goût prononcé pour les sciences, la chimie, la physique, la botanique.

A 16 ans, il fait partie de la Congrégation mariale de Bordeaux dirigée par le P. Chaminade, qui était d'ailleurs un ami intime de son père. Des résumés de retraites de cette période font apparaître une foi profonde, une grande piété mariale et un zèle ardent pour la mission.

Il n'a que 20 ans quand il s'engage comme professeur dans l'école tenue par M. Estébenet, un autre membre de la Congrégation. Depuis plusieurs années, quelques uns des congréganistes émettaient des vœux privés de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, tout en en restant dans le monde. En 1816, Adèle de Trenquelléon et ses compagnes avaient décidé de se réunir en communauté régulière. L'année suivante, le 1<sup>er</sup> mai 1817, Jean-Philippe se présente au Père Chaminade, exprimant le désir de se mettre tout entier à sa disposition. Le Père Chaminade y voit un signe providentiel qu'il attend depuis trente ans. Le deux octobre, ils sont cinq à décider la fondation de la Société de Marie.

Se sentant appelé au sacerdoce, M. Lalanne s'inscrit au Grand Séminaire de Bordeaux, pour étudier la théologie. Il est ordonné prêtre en 1823.

Il aide Chaminade à rédiger la Règle de vie des religieux marianistes Travailleur infatigable, il a laissé environ 150 titres d'ouvrages et de brochures.

A St Remy, il met au point le programme des études de l'école normale, qui doit former les instituteurs pour les écoles primaires. C'est un projet qui tient au cœur du P. Chaminade qui y voit un moyen providentiel pour rechristianiser la France. Le projet sera annihilé en 1830 à la suite des troubles politiques.

C'est dans les écoles secondaires, qu'il a pu donner la pleine mesure de son charisme d'éducateur. Il a le souci de donner, à côté de l'enseignement littéraire traditionnel, des notions de sciences, de mathématiques, d'histoire, de langues modernes. L'éducation doit être intégrale : il introduit des cours d'éducation physique, le sport, la natation, l'équitation, l'escrime. Le tout est fondé sur l'enseignement religieux qui retient sa plus grande attention.

## Témoins

---

La discipline ne repose pas sur les châtiments, mais sur l'éducation de la liberté. Il veut des élèves heureux.

Presque octogénaire, il parle de sa vocation : *Dans l'état où est aujourd'hui le monde, il n'y a pas pour le refaire de moyen plus universel, ni plus efficace que l'éducation. J'aurais voulu – tel était mon goût – m'adonner à la chaire : eh bien ! J'aurais fait beaucoup moins de profit à l'Église par des sermons que par l'éducation. Je vois maintenant le fruit de mes travaux ; de tous mes anciens élèves, je n'en connais pas cinq sur cent qui ne soient des chrétiens convaincus et le plus grand nombre, pratiquants...Laissez aux impies les écoles, ils vous laisseront tout le reste. (cité par M. Peers, p.129).*

Gray, Saint Remy, Ste Marie de Bordeaux, le Collège Stanislas de Paris, sont quelques uns des établissements qu'il sauve de la faillite et qui redeviennent florissants par son activité inlassable et son génie pédagogique.

## V

### Le Père Emile Neubert, Marianiste

#### « Prophète de la Nouvelle Évangélisation. »

**Émile Neubert (1879-1967)** naît à Ribeauvillé en Alsace. A 14 ans, il entre au postulat de la Société de Marie en vue de devenir religieux marianiste « *prenant la décision de ne plus jamais commettre un seul péché délibéré.* »

Ordonné prêtre, il publie en 1908 sa thèse de doctorat en théologie: *Marie dans l'Église anténicéenne*. Il fut chargé de la formation des novices aux États-Unis puis des séminaristes à Fribourg (Suisse). S'inspirant du **Bienheureux Père Chaminade**, il publia une trentaine d'ouvrages, dont le plus connu *Mon idéal : Jésus Fils de Marie*. Ce petit livret est traduit dans une vingtaine de langues et vendu dans le monde entier jusque dans le pays d'Asie, à plus de 500 000 exemplaires avant la deuxième guerre mondiale. De grands noms de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, tels **saint Maximilien Kolbe**, et **Frank Duff**, fondateur de la Légion de Marie, y puisèrent leur inspiration.

*« Voici la Servante du Seigneur. » (Lc1, 38)*

*Instant solennel entre tous dans l'histoire de l'humanité : Toute l'économie du plan divin au Ciel et sur la terre passa, comme une vision rapide, devant l'esprit de cette jeune fille de seize ans : tout cela dépendait de sa réponse. (E. Neubert).*

Le Cardinal Suenens (1904-1996) le définissait comme « un pionnier de la théologie mariale mise à la portée de tous et insérée dans la vie pratique. »

Connu en plein cœur du XX<sup>ème</sup> siècle dans le monde entier à travers ses écrits, « Emile Neubert peut être considéré comme l'un des acteurs de cette mariologie qui, aujourd'hui, s'impose par son caractère rigoureux et scientifique, écrivait un de ses anciens élèves, le Père Luigi Gambero. (...) Sa figure et son œuvre restent toujours vivantes dans le souvenir de ses confrères marianistes, parce que ce fut lui qui, par sa vie et son activité de théologien, comme écrivain et éducateur, a interprété fidèlement la spiritualité mariale du bienheureux Chaminade et l'a diffusée au-delà des congrégations que celui-ci avait fondées. »

Et que dire de l'influence du Père Neubert, comme professeur de théologie, sur ces générations de séminaristes à Fribourg, qui furent accompagnés durant toute leur formation par leur directeur qui préparait ainsi les futurs apôtres du XX<sup>ème</sup> siècle en pleine mutation ?

*J'ai toujours éprouvé une joie profonde à travailler dans une maison de formation où l'on se préoccupe directement des jeunes [religieux Marianistes], et d'un point de vue apostolique le bien qui influera sur leur futur apostolat qui*

## Témoins

---

*se déversera sur des centaines et même des milliers d'âmes qu'ils auront sous la main. (E. Neubert)*

Parmi eux, le Bienheureux Père Jakob Gapp (1897-1943) fut décapité dans la prison de Berlin sous le régime nazi à cause de son témoignage de foi et de fidélité à l'Évangile.

Plus proche de nous, le jeune Faustino Perez Manglano décédé en 1963, à l'âge de 17 ans, fut un lecteur fervent de *Mon idéal, Jésus Fils de Marie*, où il apprenait à la fois à aimer Jésus et Marie.

Car tous ses ouvrages, essentiellement spirituels, -avec de profondes bases scripturaires, patristiques et dogmatiques, - ouvraient ainsi au peuple de Dieu les voies de la conversion et de la sainteté, dans un langage accessible à tous *en vue de la mission*, en vue de ce qu'à la suite de Jean-Paul II, le pape Benoît XVI veut développer désormais : *la Nouvelle Évangélisation*.

*Par la mission apostolique de Marie, on entend la fonction confiée à Marie par son Fils de l'aider jusqu'à la fin des siècles à libérer de l'esclavage du démon, à sanctifier et à sauver toutes les âmes qui viennent en ce monde.*

*On verra que cette mission de Marie est une mission apostolique unique: celle de Marie s'étendra à tous les temps et à tous les lieux elle sera universelle comme celle du Christ.(E. Neubert)*

Jean-Louis Barré, sm

## VI

### **Louis Cousin, (1855-1935)**

Frère Marianiste

Louis Cousin vit le jour le 29 novembre 1855 à Montbozon, chef-lieu de canton du département de Haute Saône. Son père était ouvrier plâtrier et n'eut que peu d'influence sur son éducation. C'est de sa mère qu'il reçut une foi vive et une profonde dévotion à Marie. Après sa première communion, en 1868, il fut admis à l'école marianiste de Marast. La communauté comptait 22 religieux ; les frères ouvriers exploitaient la ferme et les autres encadraient 80 élèves, la plupart internes.

A 16 ans, il est admis au noviciat de Courtefontaine. Son biographe le décrit ainsi : « *C'était un beau jeune homme, d'allure distinguée, à la physionomie avenante, parfois absorbée, le plus souvent ouverte et joyeuse. Le regard vif révélait une intelligence avide de lumière.* »

Après ses premiers vœux il reçoit son obédience pour Besançon où il doit continuer ses études. Sa santé se dégrade et on craint la phtisie. Il est renvoyé à Courtefontaine pour se reposer. A la rentrée de septembre, il est envoyé à Paris, au Collège Stanislas, comme maître adjoint d'une classe de 11<sup>e</sup>. Nous le trouvons ensuite à Bordeaux où, tout en enseignant, il continue ses études : Brevet supérieur, Baccalauréat. Il a l'occasion aussi de suivre quelques cours de philosophie à l'université de Bordeaux. Il a donc acquis l'essentiel de ses connaissances comme autodidacte.

En 1886, l'Administration générale décide d'ouvrir une maison à Saint Sébastien, en Espagne. Louis sera parmi les fondateurs. Sa première préoccupation est de se perfectionner en espagnol. Sous sa direction, le collège Sainte Marie se développe rapidement. Le frère Louis est en même temps directeur, aumônier, professeur, supérieur de la communauté. En l'absence de prêtre, il prépare les enfants à la première communion et crée une congrégation de la Sainte Vierge, « *pépinière d'esprit chrétien et apostolique et, qui sait – M. Cousin y compte – de futurs frères de Marie.* » De fait, l'œuvre se développe et il faut construire. On trouve un terrain magnifique, proche de la ville. Après bien des difficultés, où M. Cousin doit se faire tour à tour, architecte, entrepreneur et contremaître, la nouvelle école prend forme et en octobre 1891, les élèves peuvent prendre possession des nouveaux locaux.

Non content de diriger son école, M. Cousin, en tant que responsable de la Société de Marie en Espagne, dut intervenir également dans les autres fondations que se succédèrent de 1885-1895. En avril 1889, la Société de Marie put ouvrir sa première maison de formation à Victoria. Le Fr. Louis, qui se laissait emporter parfois par son enthousiasme et son zèle, sut collaborer avec le père Delmas, plus réaliste et plus modéré. Pour palier aux contrecoups des tendances anticléricales de certains partis politiques, ils prirent la décision de pousser les jeunes religieux à acquérir les grades universitaires. En 1895, La province d'Espagne fut érigée et le Père Olier, maître des novices, en devint le Provincial et Don Luis (le frère Louis Cousin) fut désigné comme premier assistant en qualité de chef d'instruction. Plus tard, il est appelé par le ministre Vidal à préparer un projet de réforme pour l'enseignement secondaire en Espagne. Le frère Louis fut en Espagne « d'une activité infatigable », au point qu'on le comparait à un volcan en éruption.



## Témoins

---

Au mois de mai 1896, le chapitre général le choisit comme Premier assistant du Supérieur général avec la charge d'Inspecteur pour toute la Société de Marie. Il doit quitter sa chère Province d'Espagne et revenir en France, pour une nouvelle tâche totalement inconnue pour lui.

En France, pendant ce temps-là, les œuvres complémentaires de l'école étaient en plein essor. M. Cousin s'intéressa aussitôt à tous les mouvements de jeunes qui prolongeaient l'action de l'école. Dans la crypte de Stanislas, un groupe était particulièrement actif ; il prit pour nom le Sillon. En 1898, Marc Sangnier en prit la direction.

Le biographe de M Cousin rapporte cet article de la Vie Catholique du 20 juin 1931, de la plume de M. Renaudin : « *Autorisé par ses Supérieures, et par la souplesse des méthodes de la Société de Marie, à cet apostolat d'un nouveau genre, Louis Cousin devint bientôt pour les Sillonistes, l'ami de tous les jours et de toutes les difficultés, le « père Cousin », aumônier sans titre, mais d'autant mieux accepté, sage mentor qui calmait les gestes trop bouillants, mettait au point les formules un peu vagues, prenait sa part courageusement, des risques et des responsabilités ; parce qu'il sentait le bien qu'il faisait, et que lui seul pouvait faire, et parce que la générosité lui semblait une vertu plus essentielle à la jeunesse que la prudence. Combien il fut aimé dans le Sillon, le « père Cousin » seul le sait ; conseiller de tous et de chacun, toujours écouté, toujours respecté, l'ami le plus sûr et le plus fidèle de cette jeunesse un peu aventureuse, un peu enivrée de son propre vin, mais où il sentait des âmes généreuses et l'amour ardent du Christ et de l'Église.* »(p. 66)

Ayant compris le besoin de formation de ces jeunes apôtres, le Sillon organise des cercles d'études, édite des brochures portant sur l'enseignement social de l'Église.

A la suite des persécutions déclenchées en 1902 contre les Congrégations enseignantes, M. Cousin est chargé de préparer des refuges en Belgique et en Suisse. En 1905, après la mort du Père Simler et le chapitre général, M Cousin fut remplacé à l'Administration générale et déchargé de ses fonctions d'Inspecteur. Il avait maintenant du temps libre pour s'occuper du développement du Sillon. Il fut chargé d'aller à Rome pour présenter le mouvement au Cardinal Merry del Val et à Pie X qui l'approuvèrent chaleureusement. Cependant, en France, certains évêques voyaient d'un mauvais œil l'action du Sillon qui semblait échapper à leur contrôle. Leurs critiques peuvent se résumer en cette phrase : « *On peut reprocher au Sillon de perdre à faire de l'apostolat démocratique des forces qui s'utiliseraient mieux à faire de l'apostolat religieux.* » (p. 76). En 1907, le Sillon faisait alliance avec les Unions protestantes et s'orienta de plus en plus vers un idéal politique, tout en se plaçant en dehors de la hiérarchie catholique. Rome n'admettait la participation des prêtres aux activités du Sillon qu'avec une permission expresse de l'évêque. Ceci mit les Supérieurs de la Société de Marie mal à l'aise, car l'action de M. Cousin était trop en vue pour passer inaperçue. Si le Sillon devient un mouvement politique, détaché de l'Église, un religieux marianiste a-t-il encore sa place dans ce mouvement ? La foi du religieux l'emportait. A la fin d'une lettre nous lisons : *Je crois que nous devons faire un grand acte d'abandon à Dieu, lui dire : Vous nous voyez devant Vous ; si nous devons Vous servir gardez-nous ; si notre œuvre Vous déplaît, détruisez-la* ». Quand Rome publia, le 25 août 1910, une lettre de condamnation, Marc Sangnier et ses camarades se soumirent, faisant preuve de leur amour du Christ et de l'Église.

Dès la publication de l'encyclique, M. Cousin avait écrit au P. Hiss :

*Bon et vénéré Père,*

*Une longue Encyclique condamne les doctrines du Sillon. Elle est datée du 25 août, fête de Saint Louis. Dieu sait ce qu'il fait et ce qu'il permet. Fiat ! Marc est très calme,*

## Témoins

---

*moi aussi. J'éprouve une grande peine, mais pas de trouble. Priez pour moi, afin que le contrecoup de tout ceci ne soit pas un écueil pour ma foi ni de tant d'âmes pour qui le Sillon avait été la porte ouverte sur l'Église et sur le Bon Dieu. C'est là tout ce qui m'inquiète. Dès demain je m'abstiens de toute action sillonniste, c'est par pure discipline ; mais l'abstention sera complète. J'ai tenu à vous écrire dès ce soir pour ces deux raisons : vous dire que je m'arrête comme c'était convenu et vous demander vos prières.*

*Je vous embrasse avec l'affection la plus tendre et la plus respectueuse.*

M. Cousin continue son travail de religieux marianiste en publiant un nombre impressionnant de manuels scolaires. En 1923, le P. Sorret, nouvellement élu Supérieur général, le charge de développer dans toutes nos œuvres les Congrégations mariales dans l'esprit du P. Chaminade.

Il rendit son âme à Dieu le 16 juin 1936. Un de ses fils spirituels écrivit : « *Peut-on dire qu'il est entré dans la paix du Seigneur ? Sa vie était paix et sérénité. Elle était à Dieu ; c'est bien de lui qu'il est permis de dire que sa vie continue, tout en lumière, en douceur, en beauté.* »

## VII

### **Georges Cazelles,(1914-1982)**

#### **Prêtre marianiste**

A première vue, le parcours du Père Cazelles semble une ligne droite : enfant de chœur, postulant, novice, scolastique, prêtre, professeur et aumônier, directeur de collège, provincial, assistant spirituel des Communautés laïques marianistes. La réalité est évidemment plus nuancée.

Georges était né en 1914 à Toulonjac, non loin de Villefranche de Rouergue. Après la mort de son père, tombé au front en 1915. Sa mère se chargea avec beaucoup de courage de l'éducation de ses quatre enfants. Dès qu'il eut l'âge scolaire, il fréquenta l'école de son village. Le curé, l'abbé Lafon, le prépara à sa première communion et lui apprit à servir la messe. De telle sorte que chaque matin, hiver comme été, Georges quittait la maison à sept heures pour servir la messe et être à huit heures à l'école.

Quant il eut douze ans, Georges fit son entrée au postulat marianiste de Montauban. Le postulat était pour la Congrégation religieuse l'équivalent du petit séminaire pour les prêtres diocésains. L'enfant était doué pour les études et se distingua par ses réussites scolaires, son sens de la camaraderie, son goût du sport. Après quatre ans d'enseignement secondaire, donc après la classe de troisième, sept jeunes quittaient Montauban pour le Noviciat de Saint-Rémy Signeux en Belgique ; ils étaient âgés de 16 ans.

Le 12 septembre 1930, ces jeunes venus du Midi, rejoignaient leurs camarades venus de toute la France, la Belgique, l'Italie . Les trente nouveaux étaient accueillis par trente anciens qui commençaient leur deuxième année de noviciat. A la tête de la maison il y avait le Père Schellhorn, le frère Faur, son adjoint, et le Père Heyd, l'aumônier. Le noviciat se déroula sans histoire pour ces adolescents généreux qui faisaient, encore très jeunes, leurs premiers pas dans la vie religieuse.

Au lendemain de leur première profession religieuse, les jeunes profès prenaient le train pour Fribourg en Suisse, où ils allaient continuer leurs études jusqu'au Bac. Le sport et les grandes promenades dans la montagne proche offraient un dérivatif indispensable et équilibraient une vie parfois rude et austère.

En 1934, il est prêt pour la vie active. Il enseigne à Tunis, puis à Cannes. En 1942, en pleine guerre, il reçoit son obédience pour se préparer au sacerdoce ; il retrouve Fribourg pour commencer la théologie. En 1946, ordonné prêtre, il est affecté à Bordeaux, au Collège Grand-Lebrun, où donnera le meilleur de lui-même auprès des grands élèves, tout en préparant une licence en philosophie.

De 1950 à 1961, le Père Cazelles fut professeur de philosophie et aumônier des grands. Il assurait cet enseignement avec une conscience et une jovialité qui faisaient sa réputation, donnaient envie aux plus jeunes d'être enfin de ses élèves et rendaient fort supportables les neuf heures de cours qu'impliquait cette option pour la classe terminale de philosophie.

## Témoins

---

En même temps « l'abbé », comme on le nommait, était l'aumônier des grands. Il faisait le cours de religion. Le cheminement de ses élèves se faisait surtout par le biais de la confession, de la Légion de Marie, de la J.E.C. des retraites de fin d'études ou tout simplement à la faveur des contacts quotidiens. Cette œuvre de père spirituel, d'éducateur de la foi, se peaufinait dans son bureau. Chacun savait qu'il y trouverait un accueil enjoué et beaucoup de sollicitude. L'action de l'aumônier se prolongeait durant les vacances par les camps, d'abord à vélo, puis en car, à travers toute l'Europe. L'amitié, la camaraderie, l'esprit de service y étaient cultivés avec soin, en même temps qu'on découvrait les merveilles de la nature ou les œuvres d'art du passé.

« L'abbé » qui s'était tellement dévoué au service des jeunes comme aumônier, fut nommé directeur de Grand-Lebrun en 1962. Pendant dix ans, il devra satisfaire aux exigences de l'administration, non sans regret et toujours avec le souci de rester proche des élèves. Le nombre d'élèves augmentant, il fallut construire de nouvelles classes, la chapelle. Désormais il doit s'occuper davantage des professeurs et du personnel. .. non sans quelque regret : ses « drôles » (élèves) lui manquaient, disait-il. Grâce à ses qualités relationnelles, il avait conquis le milieu bordelais. Ses contacts avec le parents, les autres directeurs, les responsables de l'enseignement catholique, les anciens, étaient empreints de cordialité.

Le chapitre général de 1971, à San Antonio au Texas, avait élu le Père Tutas comme Supérieur général et le père Noël Lemire, alors provincial, comme assistant. Il fallait donc trouver un nouveau provincial pour la province de France, et c'est Georges Cazelles qui fut nommé. Il ne mit pas longtemps avant de découvrir les priorités de la province : les vocations, la formation, le projet de vie religieuse et apostolique de chaque maison, la direction des maisons et des œuvres. Dans les Chapitres généraux auxquels il participa, ses interventions étaient toujours appréciées et marquées au coin du bon sens et de l'esprit religieux. Chaque année, il faisait la visite de communautés d'Afrique. Il ne manquait jamais de rendre visite aux évêques et de s'informer des besoins de l'Église. L'Afrique lui tenait particulièrement à cœur. Il savait encourager les frères qui travaillaient parfois dans des conditions difficiles et il en rendait compte dans ses circulaires pour l'ensemble de la province.

Ayant achevé son mandat de provincial, en 1979, il fut chargé de la direction de la Maison Saint Jean, à Antony. Il voulait en faire une maison accueillante pour les religieux aux études ou simplement de passage. En même temps il fut nommé assistant spirituel des Fraternités. Ils apprécièrent la solidité de sa foi et de ses connaissances théologiques ; son enthousiasme pour la cause de la Sainte Vierge, son esprit d'écoute et les conseils de vie spirituelle qu'il pouvait leur donner. C'est durant une retraite qu'il prêchait aux Fraternités que la mort le surprit, au milieu de ses frères, religieux et laïcs.

## VIII

### Témoignage de Sœur Marie

Fille de Marie Immaculée

Vivre l'obéissance dans la vie religieuse : un seul appel... mais sept carrières !  
« *Ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné sur le moment : car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint* » (Mc 13, 11)

#### **Vivre l'obéissance dans la confiance, en acceptant de ne pas tout comprendre, et goûter une vraie joie**

Quand on me demande ce que j'ai fait dans ma vie, j'aime bien parler en plaisantant de mes diverses « carrières » !

Au terme des deux années de noviciat à Sucy-en-Brie, je fis profession en avril. Fin octobre, je suis envoyée à Agen, pour être institutrice dans une petite école qui avait été confiée à la Congrégation. Mais la rentrée était déjà faite, et une autre Sœur avait été chargée des classes. Les parents d'élèves signèrent une pétition pour que la maîtresse qui avait commencé les cours continue. Malgré tout, j'ai pris les cours après la Toussaint, sans trop de peine, et devins directrice de cette petite école du Sacré-Cœur où je ne restais que quatre ans, juste le temps de mener les filles au certificat d'études. Cette école était située à l'autre bout d'Agen : avec une autre Sœur, nous partions le matin et ne rentrions que le soir, à bicyclette, avec l'habit bien sûr ! C'était une situation un peu particulière, car les autres Religieuses travaillaient toutes à l'intérieur des murs des communautés dans les établissements de la Congrégation. Au moment des adieux, les filles m'ont dit : « On vous aime bien, vous savez. Pourtant, on ne vous voulait pas ! » Et quand je leur ai dit que je l'avais su, elles ont été étonnées : « Vous le saviez, et vous n'avez jamais rien dit ! » Voilà ma première mission.

Mon deuxième « job » fut d'enseigner les mathématiques et les sciences naturelles en classes de Sixième et Cinquième à Sainte-Foy d'Agen, établissement qui, à cette époque, formait les jeunes du jardin d'enfant jusqu'à la classe de philosophie. Je faisais en outre de la catéchèse. Nous étions une grande communauté, d'au moins trente Sœurs. Cette mission me fut confiée une dizaine d'année, puis je reçus une obéissance pour Sucy-en-Brie où j'enseignai les mêmes matières dans les mêmes classes à Petit-Val. Je m'occupais également des Enfants de Marie, et j'aimais préparer célébrations et processions pour permettre aux élèves d'entrer davantage dans l'intimité avec Marie. Nous emmenions les filles en promenade, une trentaine d'élèves, en rang, jusqu'à un pré ou un bois pour qu'elles trouvent un lieu pour s'amuser. Je dormais alors dans un dortoir pour surveiller les internes : les Soeurs se levaient très tôt, à cinq heures moins dix. De cinq heures trente à six heures trente, nous prenions le temps de l'oraison, puis nous chantions l'office du matin et nous participions à la messe. J'ai été aussi surveillante générale de l'établissement, ce n'était pas une sinécure, mais je dois dire que j'ai eu de la chance : si je n'étais pas à l'aise avec les plus petits, je me sentais bien avec les adolescentes.

## Témoins

---

### **Prendre conscience que Dieu donne véritablement la grâce d'accomplir ce qui nous est demandé dans l'obéissance**

En 1965, eut lieu un Chapitre Général auquel je ne participais pas et qui devait élire la Supérieure Générale et ses assistantes, qui font office de conseillères. Alors que je ne m'y attendais absolument pas, j'ai été élue 4<sup>e</sup> assistante générale ! Et par la suite nommée supérieure de la communauté de Petit-Val, c'est-à-dire d'une bonne trentaine de Sœurs, pour la plupart plus âgées que moi... Ce fut pour moi une rude épreuve. Parmi les tâches imposées à une Supérieure, figuraient les petites conférences spirituelles données aux réunions de communauté : qu'allais-je bien pouvoir dire de sensé à mes Sœurs ? Le moment venu, pour garder courage, je fixais les yeux sur une Sœur au bon visage qui opinait de la tête, comme acquiesçant à mes propos.

Après un mandat d'assistante, je fus nommée Provinciale (c'est-à-dire responsable des Sœurs en communauté en France), et à ce titre je visitais pendant sept années les communautés de Vico et d'Ajaccio (en Corse), de Lons-le-Saunier et d'Arbois (dans l'Est), de Sucy-en-Brie, de Yerres et de Chelles en région parisienne, d'Auch, d'Agen et d'Astafford dans le Sud-Ouest. Les Sœurs que je rencontrais faisaient mon admiration pour la vie qu'elles avaient, leur amour de Dieu et de la Vierge Marie, leur respect pour le vœu d'obéissance. Je me souviens encore de la façon dont deux Sœurs, toutes deux des maîtresses femmes, plus âgées que moi et qui avaient fait beaucoup de choses dans leur vie, ont accepté leur obéissance lorsque je leur ai annoncé qu'elles allaient quitter leur mission pour une autre. Elles ont fait preuve d'un dévouement extraordinaire ! À cette occasion, j'ai senti toute la force de leur vie intérieure qui ressortait à ce moment-là. Quand on vit avec les personnes, on a tendance à ne voir que leurs défauts, mais derrière ces défauts, il y a toute la richesse d'une vie intérieure... Ces deux dernières « carrières » m'ont beaucoup appris sur le vœu d'obéissance, puisque non seulement j'obéissais toujours à la Supérieure Générale, mais en plus, je demandais obéissance à mes Sœurs.

Ma cinquième « carrière » commence au Chapitre général de 1972 : je fus nommée assistante générale pour cinq ans, mandat qui a été renouvelé pour cinq autres années. C'était à un moment difficile : on était après mai 68, tout était en l'air dans les communautés comme ailleurs. Mais ce fut une époque très riche : tout le monde cherchait comment faire mieux. En 1966, l'Administration Générale avait déménagé de Sucy à Rome, et cela nous permit de participer à des réunions avec les Administrations générales de diverses congrégations afin de nous entraider et de partager nos expériences. Ma fonction auprès de la Supérieure Générale me donna aussi l'occasion de découvrir le monde : visites auprès des Sœurs au Japon, États-Unis, Corée (on préparait la fondation), Espagne, Togo, Colombie, Chili...

Au terme de ces deux mandats, la nouvelle Mère Générale me demanda si je voulais rester comme secrétaire générale et m'occuper des archives. J'acceptai. C'était un autre genre de vie, moins exotique bien sûr. En 2002 : fin de ma « carrière » internationale !

### **Quand j'aspirais au repos, on me nomme Supérieure !**

Mon septième « job », je le poursuis aujourd'hui, comme supérieure d'une communauté insérée dans une maison de retraite. Notre mission est simple : nous vivons au milieu des résidents et du personnel, et nous essayons de faire que notre présence soit apaisante, par un sourire, des petites attentions, de la disponibilité...

J'ai vécu ma vie simplement, j'ai aimé le Seigneur simplement, j'ai fait de mon mieux pour faire passer quelque chose à nos élèves, pour servir mes Sœurs. Je n'en reviens pas d'avoir « fait » tout cela, mais dans le fond c'est un même appel qui m'a permis de passer d'un « job »



# Témoins

---

à l'autre, avec les hauts et les bas de la vie, parce que je les ai vécus, comme tout le monde... Rien n'est tout plat, tout calme, mais avec la Vierge Marie, tout est possible.

Sr Marie, 87 ans.

## IX

### Témoignage de sœur Marie-Colette

Fille de Marie Immaculée

#### **Religieuse et aide-soignante**

*En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (Mt 25, 40).*

Avant le noviciat, j'avais reçu une formation d'auxiliaire de vie auprès de personnes âgées ou handicapées à domicile. Au cours de la deuxième année de noviciat, on m'a demandé si j'étais intéressée de me former pour devenir aide-soignante. C'est un métier très proche d'auxiliaire de vie, dans les deux cas, j'aide quelqu'un qui est seul et qui est plus ou moins dans la dépendance. Après un cursus professionnel, j'ai passé plus de deux années chez les Diaconesses de Reuilly, des religieuses protestantes. C'est auprès d'elles que j'ai compris le sens de ma vocation, la profondeur de ce que je pouvais vivre comme religieuse soignante. Car j'étais reconnue là d'abord comme religieuse, « Sœur Marie Colette », puis comme soignante, ce qui était ma fonction. Tandis que depuis plusieurs années que je travaille dans un hôpital public, je suis reconnue presque uniquement comme soignante, et si certains savent mon identité de religieuse, je reste discrète, dans un milieu où toutes les religions cohabitent.

#### **Dans ma mission, accueil et respect sont mes deux priorités**

Les personnes accueillies dans le service sont en souffrance, elles manifestent parfois de l'agressivité ou ne savent plus très bien où elles en sont. En collaboration avec l'infirmière, je prends soin de la personne depuis son arrivée jusqu'à son départ : je l'aide à s'asseoir dans le fauteuil, je l'emmène au lavabo en lui faisant faire quelques pas ou je l'aide à faire sa toilette au lit, je distribue les repas et j'aide à faire manger, et quand elle quitte la chambre, je nettoie et désinfecte le lit et son environnement.

Et surtout je m'efforce d'être toujours disponible et ce n'est pas facile ! Les sonnettes certains jours n'arrêtent pas : « J'ai mal ici, je voudrais cela ». Alors je peux aider le malade à changer de position pour le soulager un peu, souvent cela suffit, mais d'autres fois, je transmets la demande à l'infirmière, et ce n'est pas toujours évident, car la souffrance n'est pas reconnue identiquement par tout le monde, et je n'ai pas les moyens de la soulager, je ne suis qu'une intermédiaire. Les collègues surchargés m'appellent aussi : « Peux-tu faire ceci ? Est-ce que tu peux m'aider ? » Et puis, il faut garder de l'énergie pour les imprévus, pour les tâches à recommencer quand le malade s'est à nouveau sali ou déshabillé... Ma recette, c'est un certain humour, ou un peu de philosophie ! Allez, c'est reparti ! C'est sûr que je préfère quand les malades m'accueillent gentiment et s'excusent, mais j'essaie de comprendre quand ils sont indifférents à ma personne, ou même injurieux : la souffrance les fragilise tellement...

En plus des soins d'hygiène et de confort, il y a toute une part de relations humaines que je privilégie : des petits bisous aux mamies, ça leur fait du bien et ça me fait du bien à moi aussi ! Parfois seulement serrer une main, c'est une marque de reconnaissance pour ce qu'ils sont à leur âge, alors qu'ils vivent un moment d'abattement, et je fais souvent un petit au-revoir en sortant de la chambre. Tous ces petits gestes veulent dire que pour moi la personne est

## Témoins

---

importante. Je suis vraiment touchée quand des personnes reviennent nous dire bonjour car ils ont été satisfaits de notre service, et ils nous offrent des bonbons, des fleurs, des cartes avec un mot de remerciement, etc.

### **La foi à l'hôpital**

Le bouche-à-oreille fonctionne terriblement à l'hôpital : je suis arrivée début juillet 1995, j'ai vécu d'abord deux mois en maternité, c'était magnifique ! C'était aussi l'année de mes vœux définitifs, et j'avais besoin d'un week-end pour me préparer, il a fallu que je m'arrange avec une collègue, je lui ai donné la raison, et ça a fait une traînée de poudre !

Avec mes collègues, il m'est arrivé de parler de la foi chrétienne, mais en général ces discussions restent assez superficielles, la question de la foi les intéresse peu. Mais souvent, quand un malade demande à faire venir l'équipe d'aumônerie, dont un membre vient tous les jeudi après-midi dans mon service, mes collègues le renvoient à moi !

Avec les malades, ça m'est déjà arrivé de leur dire discrètement que j'étais religieuse. De toute façon, je porte ma croix sous ma tenue, elle est assez visible car notre tunique verte est plutôt transparente. Pour moi c'est important de la garder, j'ai parfois besoin de sentir qu'elle est là. Parfois, quand un malade suit la messe télévisée, je lui propose de recevoir la communion, c'est oui ou non. En revanche, il ne m'est jamais arrivé de prier avec les malades, j'essaie de ne pas mélanger profession et vie spirituelle. C'est délicat pour moi ce sujet-là. Des collègues de travail le font dans d'autres services. Mais il me semble que j'appartiens ainsi à tous, à ceux qui sont croyants, catholiques ou autres, comme aux athées et aux indifférents. C'est ma foi au Christ qui prime, mais je prie aussi Marie, lui demandant ce qu'elle ferait là, dans cette situation précise. J'essaie d'abord d'être humaine avant d'être chrétienne, et chrétienne avant d'être religieuse. Des malades me disent : « Oh, ce que vous êtes gentille ! » ou des petits compliments comme « Vous avez un beau sourire, des beaux yeux ! » C'est vrai, j'ai ceci, ou cela, mais je sais que cela ne vient pas de moi, c'est quelque chose que je garde en moi et qui me permet de témoigner de ma joie.



## X

### Témoignage de Soeur Marthe

Fille de Marie Immaculée

« Marie, sur le chemin de ma vie »

Soeur Marthe, pouvez-vous nous parler de votre vocation, de quelle manière avez-vous entendu l'appel ?

Pour répondre à la demande qui m'est adressée, je voudrais relire dans la foi les différentes étapes de ma vie en soulignant les moments lumineux où la présence maternelle de Marie m'a aidée à grandir dans l'amour et la confiance filiale envers Elle. Ce sont pour moi des points de référence pour les jours gris et les difficultés de la vie.

Issue d'une famille profondément chrétienne, j'ai eu la chance de voir Marie entrer dans ma vie dès ma plus tendre enfance, comme par osmose. Dans ma famille, j'ai appris à l'aimer, à l'invoquer, à la chanter et à la fêter. En famille, durant les longs mois d'hiver, nous récitons le chapelet ; il fallait le faire, même si pour les enfants, ce n'était pas forcément avec ferveur, mais il était clair que pour nos parents, cela comptait beaucoup. Je vois encore mon père à genoux, égrenant son chapelet, son attitude en disait long. Ses dernières paroles, quelques heures avant sa mort sont pour moi comme son testament : « Mes enfants, dites le chapelet. ». Toute mon enfance et mon adolescence se sont écoulées dans cette atmosphère mariale. Marie était là pour m'apprendre à prier et m'initier à la vie sacramentelle.

Vous soulignez donc une atmosphère familiale très marquée par la foi, la prière à Marie. Y-a-t-il eu des moments plus précis où l'appel à la vie religieuse a retenti pour vous ?

Très tôt, Marie m'a rendue attentive à l'appel personnel de Jésus à le suivre de plus près. Le premier appel a résonné lorsque ma sœur aînée m'a confié son intention de devenir religieuse. J'ai pensé : « Pourquoi pas moi ? ». Cet appel est devenu plus conscient au moment de ma profession de foi, vers l'âge de 14 ans. A 15 ans, j'ai eu le bonheur de faire mon premier pèlerinage à Lourdes. Là, j'ai vécu une rencontre privilégiée avec Marie ; je lui ai offert ma vie, lui confiant mon projet qui était le sien.

Marie m'a accompagnée dans ma recherche et le choix de la famille religieuse. Avec elle, j'ai fait une neuvaine à l'Esprit Saint. Marie suivait mes pas et veillait sur moi durant ces longues années d'attente et de maturation.

Vous avez mis un certain temps pour réaliser votre désir ou plutôt pour répondre au désir de Dieu

Oui, il a eu beaucoup d'obstacles à surmonter ! Mais la Parole continuait à résonner en moi : « Rien n'est impossible à Dieu ». J'ai eu la chance de pouvoir cheminer avec un groupe de jeunes filles en recherche de vocation et j'en ai reçu un soutien.

Puis ce fut le temps du noviciat : Marie était là et m'éduquait à la vie de foi. Je revois le mot OUI écrit au tableau de notre salle d'étude : il m'a souvent interpellée et remise en route. La découverte du charisme marianiste m'a remplie de joie. Certains passages de l'Évangile prenaient du relief : l'Annonciation, Cana, le Calvaire. Accueillir Marie dans notre vie, dans

## Témoins

---

**ma** vie, vivre attentive à sa présence a été pour moi, dès les premières années de ma vie religieuse, un don que j'essayais d'accueillir humblement avec les mains et le cœur bien ouverts.

*De quelle manière vivez-vous cela dans votre vie apostolique ?*

Je peux témoigner que partout Marie m'a accompagnée sur le chemin de la mission. Ainsi à Lons-le-Saunier dans mes études d'infirmière puis à Ajaccio où j'ai fait mes premiers pas comme catéchiste. Quand toute timide, je me suis trouvée pour la première fois devant un groupe de filles et en présence de la maîtresse, j'ai vraiment eu besoin de la main de Marie pour ne pas désertier mais pour ouvrir la bouche et annoncer l'Évangile. Dans les diverses communautés où j'ai été envoyée, à St Médard, Villecresnes et maintenant à Vierzon, je sais Marie présente à mes activités apostoliques : rencontres avec les enfants, partage de la Parole avec les parents, accompagnement des Fraternités marianistes, Groupe Foi et lumière. Je la sais aussi présente dans ma vie de communauté, dans les relations avec mes soeurs.

Marie est toujours présente sur le chemin de ma conversion permanente, elle me conduit sans cesse à Jésus. Comme elle le fit à Cana, elle lui présente mes limites, mes faiblesses, elle m'enseigne le chemin de la confiance.

Quand on a déjà beaucoup d'années de vie religieuse derrière soi, quel désir garde-ton au fond du cœur ? A-t-on encore des choses à découvrir ?

Au fond de mon cœur se trouve un grand désir : celui d'accueillir toujours plus profondément le don de Dieu, de répondre au désir de Jésus qui me dit « Voici ta mère ». Avec Jean, je veux la prendre chez moi. C'est le sens de la consécration renouvelée chaque jour : vivre en alliance avec Elle, me laisser former à la ressemblance de son Fils bien aimé, pour remplir une mission féconde dans la vigne du Père.

## XI

### Témoignage de Sr Dominique

#### **Dans la personne de Marie, qu'est-ce qui me fait vivre ?**

Quand je pense à Marie, elle est d'abord pour moi la femme qui écoute la Parole de Dieu, qui obéit à ce qu'elle a entendu et compris. Sa vie intérieure est forte et riche : elle « médite en son cœur » la Parole de Dieu bien sûr, mais aussi les événements, tout ce qui lui arrive. J'aime dire que Marie est une « ruminante », non à notre manière négative, mais de façon positive, pour « digérer » et intérioriser ce qu'elle vit, pour se tourner constamment vers Dieu.

De cette attitude intérieure naît la louange et l'action de grâce. Marie est la femme du Magnificat. Elle est toute entière tournée vers Dieu dont elle chante les merveilles. Elle ne s'arrête jamais à elle-même, elle ne se met pas en valeur, elle se tient dans le silence. Elle fait confiance à son Fils sans prévoir ce qu'il va faire, elle lui présente les difficultés des hommes. Cette attitude lui permet également de traverser l'épreuve dans la patience, en restant debout malgré la souffrance.

Marie, ma sœur aînée dans la foi par excellence, me tient par la main et m'apprend à vivre ma vie chrétienne en m'inspirant de ce qu'elle est. Elle m'apprend à écouter la Parole, à reprendre en mon cœur tout ce qui m'arrive pour y reconnaître l'action de Dieu. Elle m'invite à me décentrer de moi-même, à faire confiance au Père, à croire qu'il peut faire en ma vie et pour les autres de grandes choses si je l'accueille. Elle m'aide à traverser les moments difficiles dans la patience, à continuer d'espérer que Dieu agit pour me faire grandir quoi qu'il arrive.

Marie chante les louanges de Dieu. Son Magnificat retentit en moi comme le guide de la vraie prière, comme un chemin de conversion permanente. Aimant chanter comme elle, je retiens deux expériences fortes :

- J'ai eu la joie de travailler deux airs du Magnificat du célèbre « théologien » Jean-Sébastien Bach : « et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo » et « quia respexit humilitatem ancillae suae ; ecce enim ex hox beatam me dicent ».

Ces deux petites phrases traduisent des attitudes spirituelles fondamentales : la première évoque l'exultation jaillie du cœur de celle qui a dit oui à Dieu, la deuxième exprime dans un mouvement descendant l'humilité de celle qui se sait qu'elle tirée de la terre, puis dans un mouvement ascendant sa certitude que tous les âges la diront bienheureuse à cause du don Dieu pour elle. Pour moi, le patient travail de ces mélodies difficiles pour la débutante que je suis, m'a aidée à entrer un peu plus, avec mon corps tout entier, dans ces deux attitudes fondamentales de Marie.

- Marie est aussi celle avec qui je conclus ma journée : seule dans le silence de la nuit, je peux contempler l'icône de Marie, Vierge de tendresse, et lui chanter de tout mon cœur : *Salve Regina...* Marie, montre moi Jésus, le fruit béni de ton sein, aide-moi à finir cette journée dans la confiance, assurée de la présence indéfectible du Seigneur en moi.

## XII

### A la mémoire de

#### **Sr M Catherine Duffaut**

« L’Afrique prend le cœur et ne le rend jamais »...

Voilà un dicton que nous avons entendu souvent sur les lèvres de Sr M Catherine de Sienne. Elle a en effet passé plus de 22 ans au Togo où elle implanta la première communauté de sœurs marianistes, en 1963. Revenue en France en 1985, elle vibrait toujours à l’évocation de ce qu’elle avait vécu là-bas ; elle gardait des liens très forts avec des anciennes élèves et son souvenir est toujours vivant au cœur de celles qui ont vécu avec elle l’aventure de la fondation. Sr Gisèle, une des premières sœurs togolaises, a écrit : « Pour nous, elle est l’Ancêtre, celle qui a fondé et qu’on vénère. »

Sr M Catherine est née à Castres en 1920 dans une famille de militaires. En 1939, on la retrouve à Toulouse où elle obtient son baccalauréat. C’est semble-t-il à Auch qu’elle rencontre les sœurs marianistes. Elle entre au postulat à Agen en 1944 puis elle fait son noviciat à Sucy où elle prononce ses premiers vœux le 30 septembre 1947. Elle est enseignante au collège du Petit Val jusqu’en 1951, date à laquelle elle est nommée, à sa grande surprise, maîtresse des novices. Elle remplit cette mission pendant 11 ans. Celles qui l’ont eu comme formatrice gardent le souvenir d’une femme passionnée pour la mission lointaine, et qui communiquait aux novices un grand amour pour Marie. Peut-être avait-elle hérité de son père militaire une certaine rigueur dans sa manière d’être, le souci de faire respecter la règle, un emploi du temps régulier. Et en même temps elle savait rire et diffuser la bonne humeur.

Les années 1950 se caractérisent par un grand développement missionnaire pour la congrégation : en 1949 des communautés sont fondées en Italie et aux USA et d’autres au Japon. En 1963, c’est vers l’Afrique que se tourne la congrégation. Sr M Catherine, est appelée à partir pour le Togo, avec trois compagnes : une française, une italienne et une espagnole. Répondant à l’appel des religieux marianistes de Suisse qui les ont devancés à Kara, au nord du pays, elles vont se consacrer dans un même mouvement à l’éducation humaine et chrétienne des jeunes filles. Aujourd’hui le collège Adèle est florissant, des jeunes filles togolaises, ivoiriennes sont devenues marianistes et poursuivent l’œuvre commencée. En 1974, Sr M Catherine est grièvement blessée dans un accident de voiture. Transportée à Lomé puis rapatriée, elle se rétablit et peut repartir à Kara au bout de quelques mois.

Revenue en France en 1985, sr M Catherine poursuivra sa mission de bien des manières et dans plusieurs communautés, faisant preuve d’une grande disponibilité : accompagnatrice de fraternités marianistes à Vico et aux Cèdres, supérieure de communauté, assistante

## Témoins

---

provinciale, partout elle est animée d'un désir missionnaire qui la pousse à aller vers les autres. Elle visite les résidents avec ponctualité, elle s'engage dans les campagnes de l'ACAT ou du CCFD. Elle a le souci d'apporter aux laïcs des fraternités une véritable formation spirituelle. En octobre 2007, elle célébrait dans la chapelle des Cèdres ses 60 ans de profession. Déjà, sans bruit, la maladie avait commencé son travail destructeur. Peu à peu Sr Catherine est entrée dans le silence, a cessé de lire, de s'intéresser aux nouvelles du monde. Puis ce sont ses jambes qui ont cessé de la porter.

Je vous partage le message de Sr M Gisèle, responsable de l'Unité d'Afrique et elle-même ancienne élève de Sr Catherine : « Merci à Sr Catherine : les orgueils de Chine qu'elle aimait beaucoup ainsi que les baobabs des chacals sont en ce moment en fleurs, nous les contemplerons en son nom. La nature nous rappelle quelquefois que nous sommes de passage ! Le majestueux flamboyant que sr Catherine contemplait en disant « c'est splendide » a séché cette année. Quelle coïncidence ! Était-ce pour nous annoncer le départ de notre chère sœur ? Que l'univers chante et crie de joie accompagnant notre sœur à la maison du Celui qu'elle a aimé toute sa vie ! Qu'elle repose en paix par la miséricorde de Dieu et avec Marie et la multitude des marianistes célestes ».

# Témoins

---

## Table

<b>I</b> <u>Le bienheureux Jakob Gapp, (1897-1943)</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>II</b> <u>FAUSTINO Perez Maglano (1946-1963)</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>III</b> <u>Frère Jean-Marie Danis (1922-1983)</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>IV</b> <u>Jean-Philippe-Auguste LALANNE (1795-1879)</u> __	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>V</b> <u>Le Père Emile Neubert, Marianiste</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>VI</b> <u>Louis Cousin, (1855-1935)</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>VII</b> <u>Georges Cazelles,(19914-1982)</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>VIII</b> <u>Témoignage de Soeur Marie</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>IX</b> <u>Témoignage de sœur Marie-Colette</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>X</b> <u>Témoignage de Soeur Marthe</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>XI</b> <u>Témoignage de Sr Dominique</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>
<b>XII</b> <u>A la mémoire de Sr M Catherine Duffaut</u> _____	<i>Erreur ! Signet non défini.</i>